

# Thierry Feral

Directeur-fondateur de la collection  
« Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »  
aux éditions L'Harmattan / Paris

## Plaidoyer pour une rénovation du discours historique sur l'Allemagne

*« De nombreuses erreurs, dit Monsieur Keuner, proviennent du fait que l'on n'interrompt pas ou trop peu ceux qui détiennent la parole. De cette façon se met en place un tout trompeur qui, en raison de son indubitable homogénéité, donne l'impression d'être vrai dans ses différentes parties, alors que ce ne sont que les différentes parties qui s'alignent sur le tout. »*

B. Brecht, *Geschichten vom Herrn Keuner*,  
Suhrkamp Taschenbuch 16, 1971, p. 106.

Ainsi en va-t-il du discours historique officiel tel que le conçoivent nos dirigeants politiques (par exemple la légende d'une France globalement résistante forgée par le Général de Gaulle par souci de réconciliation nationale), mais aussi les programmes scolaires comme la « littérature » et la presse de masse au service de l'idéologie dominante.

Ce qui taraude tout chercheur par-delà sa laborieuse plongée dans les archives et les témoignages, la minutieuse mise en forme de ses découvertes, l'inévitable discussion à laquelle conduira forcément la réception de ses révélations, c'est la lutte qu'il sait d'emblée devoir mener contre les mythes dont la société est saturée et dont il assumera désormais la responsabilité de faire justice.

*« La vérité ne peut s'imposer que si on l'impose,  
la victoire de la raison ne peut être  
que la victoire de ceux qui parlent raison. »*

B. Brecht, *Leben des Galilei*,  
édition suhrkamp 1, 1969, p. 78.

Condamné par essence à se situer en hérétique vis-à-vis des dogmes communautaires — ou si l'on préfère, à la façon de l'inoubliable Oskar Matzerath (voir G. Grass, *Le Tambour*), en « trouble-fête », en « requin dans un banc de sardines », en « culbuteur des tabous » —, voici donc notre chercheur embarqué dans une redoutable aventure : la mise à nu des schémas consensuels vectorisés par les formes modernes de médiatisation qui, depuis Joseph Goebbels et « l'instrumentalisation soviétique » (L. Marcuse), paralysent tout progrès spirituel et

donc humain, autrement dit le démontage des mystifications dans lesquelles le *social engineering* a englué la « vérité historique ».

« *L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté  
et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire.  
[...] Les cerveaux directeurs [...] établissaient la ligne politique  
qui exigeait que tel fragment du passé fût préservé,  
tel autre falsifié, tel autre encore anéanti.* »

G. Orwell, 1984,  
Le Livre de Poche, 1964, pp. 61/64.

Or s'il existe un domaine où les aliénations culturelles et affectives sont sans doute pour longtemps encore particulièrement virulentes et où prend tout son sens la formule célèbre selon laquelle

« *la tradition de toutes les générations mortes  
pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants* »,

K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*,  
Éditions sociales, 1969, p. 78.

c'est bien celui des relations franco-allemandes.

Toujours conditionnée — majoritairement sur un mode primaire et caricatural — par ces images mnésiques héritées de la tradition que sont par exemple

- la défaite de Waterloo (1815) où le maréchal Blücher donna le coup de grâce à l'épopée napoléonienne,
- le caviardage par Bismarck de la dépêche d'Ems et la guerre de 1870 qui vit, après le bombardement de la capitale, le défilé des Prussiens place de l'Étoile (l'Arc de triomphe ayant été obturé pour les obliger à le contourner...),
- la proclamation de l'Empire allemand (18 janvier 1871) dans la galerie des Glaces du château de Versailles et l'annexion de l'Alsace-Lorraine,
- le sanglant conflit de 14-18 et ses images d'Épinal (cf. le dossier dirigé par G. Raulet in *Allemagne d'aujourd'hui*, 105/1988),
- l'occupation des années quarante avec son monstrueux cortège d'exactions,

l'opinion hexagonale, loin de s'appuyer sur les données objectives de l'analyse historique, porte les stigmates de la pensée grégaire qui lui a été inculquée : simplificatrice, ennemie de toute nuance, hostile à tout correctif, imperméable à tout raisonnement contraire à ce qui a été dogmatisé, engrenée dans le manichéisme, prête à s'engouffrer dans la « bochisation » au moindre éternuement entre Berlin et Paris.

De fait, le « boche » a la vie dure et tenter de moduler le propos en évoquant ces admirateurs et amis de la France que furent — entre autres — Friedrich Schiller, Ludwig Börne, Heinrich Heine, Georg Büchner, Georg Herwegh, Rainer Maria Rilke, Heinrich Mann, Lion Feuchtwanger, Leonhard Frank, Alfred Döblin, laisse toujours quelque part perplexes nos contemporains.

Quant à célébrer ceux qui, tournant délibérément le dos au troisième *Reich*, se mobilisèrent pour dénoncer Hitler (cf. G. Badia *et al.*, *Les Bannis de Hitler*, EDI/PUV, 1984), s'engagèrent dans l'armée française tel l'écrivain chrétien Hans Habe (voir son autobiographie, *Ob tausend fallen*, Hamish Hamilton, Londres, 1942), furent internés dans des camps (voir L. Goult, *L'Enlèvement d'Europe*, L'Harmattan, 2010),

mieux encore rejoignirent les maquis où ils payèrent un très lourd tribut (massacre du 28 mai 1944 au hameau de La Parade sur le Causse Méjean en Lozère), voilà qui relève du défi, de la provocation, sinon de l'infamie.

Pourtant, comment ne pas être impressionné — et ému — par le grand nombre d'Allemands dont le nom peut être associé à l'histoire de la France ainsi que l'avait magnifiquement illustré en 1983 l'exposition parisienne « *Émigrés français en Allemagne – Émigrés allemands en France* », organisée par un collectif autour du professeur Jacques Grandjonc sous l'égide de l'Institut Goethe et du ministère des Relations extérieures ? Comment ne pas s'indigner du rejet quasi systématique dont ils sont victimes lors des grandes commémorations ? Qui à Nîmes connaît Martin Kalb, commandant de la 104<sup>e</sup> compagnie FFI dite « compagnie allemande » en raison de sa composition, celle-là même qui, au petit matin du 24 août 1944, prit position dans la ville et en chassa la garnison occupante ? Qui à Aurillac se souvient de Rudolf Engel qui fut choisi par ses camarades français pour défiler en tête de son bataillon FTP lors de la fête de la libération du 3 septembre ? À Toulouse de Walter Kramer, ce sous-officier de la *Wehrmacht* qui organisa un réseau de propagande antinazie et fournit de précieux renseignements à la Résistance ? À Lyon de Dora Schaul qui, sous le pseudonyme de Renée Fabre, se fera engager à la poste militaire allemande du 14 de l'Avenue Berthelot où se trouvait également le siège de la Gestapo/SD et réussira à établir une liste pratiquement complète de tous ses agents pour la zone sud ?

Et que dire des « grandes heures » de la *Révolution* ? Que le 28 novembre 1940 l'idéologue nazi Alfred Rosenberg ait affirmé à la Chambre des députés devant le tout-Paris de la collaboration que « 1789 [était] une date à rayer de l'Histoire » et ait déclaré la guerre aux *Lumières* et aux *Droits de l'Homme*, ne justifie en rien que l'on nie l'indiscutable présence de nombreux Allemands aux côtés des révolutionnaires français. Pourtant une petite enquête laisse pantois... Car s'il ne vient jamais à l'esprit de nos concitoyens d'associer spontanément des patronymes germaniques à Danton, Marat et Robespierre, on n'est guère mieux servi lorsque l'on s'adresse à des étudiants, voire à des enseignants traitant de la question. Il y avait pourtant bien là Georg Forster, savant célèbre qui avait fait le tour du monde avec Cook ; Gustav von Schlabrendorff, fils d'un ministre de Frédéric II de Prusse ; Nicolas Luckner auquel Rouget de Lille dédicença sa *Marseillaise* dont la musique fut composée par l'Autrichien Ignaz Pleyel ; Johann Gottfried Saiffert, chef de la légion révolutionnaire germanique forte de 1500 combattants ; le publiciste Konrad Engelbert Oelsner, détracteur de l'esprit prussien et de tous ceux qui s'opposaient de l'étranger au principe de *liberté, égalité, fraternité* ; le médecin Johann Georg Kerner qui, à l'instar de Hegel, voyait dans la France nouvelle un « magnifique lever de soleil » ; Adam Lux qui prônait le rattachement de la région rhénane à la République ; sans oublier le facteur de clavecins Johann Tobias Schmidt, reconverti dans la construction de guillotines dont il avait fait enregistrer le brevet en avril 1792 suite à l'adoption en septembre 1791 par le nouveau code pénal du principe de décollation...

De tous ces Allemands isolés de leurs proches, mis au ban de l'Empire germanique, sans cesse conspués par la réaction, nul ne s'est plus senti investi d'une mission philanthropique universelle que Johann Baptist Cloots qui rêvait d'une *Internationale républicaine*, ouvrant en cela la voie aux grands théoriciens socialistes de la génération suivante, le tailleur Wilhelm Weitling, l'instituteur Friedrich Mäurer, et bien évidemment Karl Marx qui eux aussi connurent l'exil à Paris. Pourtant, là encore, les

notices biographiques que l'on trouve dans les livres sur l'époque ne sont guère prolixes et l'on ne manquera pas de s'étonner que dans *La Révolution* (Hachette, 1988), François Furet, pourtant considéré comme le « grand spécialiste » de la question, l'ait superbement ignoré. Pourquoi ? L'anathème de Marat qui en 1792 avait dénoncé en tant que « mouchard berlinois » ce sans-culotte partisan d'une sécularisation radicale (« La religion est une maladie sociale ») et de l'exportation de la Révolution par la guerre (« Le sort du genre humain est entre les mains de la France. Nous combattons pour les Droits de l'homme et nos victoires ajouteront un nouvel éclat à la dignité humaine ») comme la justification par Robespierre et Fouquier-Tinville de son exécution comme « agent de l'étranger » auraient-ils flétri à tel point sa mémoire que nous serait interdite définitivement une approche plus documentée ?

Comme l'avait montré la psychanalyste Margarete Mitscherlich-Nielsen dans un brillant article („ *Die Notwendigkeit zu trauern* “, in *Psyche*, 33/1979, pp. 981-990), il est des processus de scotomisation confortables qui, en éludant toute perlaboration, délestent les sociétés du regard critique sur elles-mêmes. Il faut le dire avec force : en France, la diabolisation du « boche » en tant qu'ennemi absolu du Bien a servi depuis des lustres pour détourner le regard des foules de leurs propres hontes identitaires et les persuader de leur excellence. Dans l'inconscient collectif français, le *bon boche* est un paradoxe insurmontable. Aussi ne saurait-il trouver sa place dans la mythologie française. Il ne peut *par définition* avoir participé à la *Révolution* ou à la *Résistance* puisqu'il ne saurait se ranger du côté de ce qui est juste et bon.

« *C'est en cela précisément que réside la malédiction  
de ce qui a fait le Mal  
que sans cesse engendré par lui,  
il ne peut qu'accoucher du Mal.* »

F. Schiller, *Die Piccolomini* (1799),  
Acte 5, scène 1.

Et s'ils s'en trouvent pour y avoir participé, ce n'était à coup sûr que par intérêt personnel ou pour quelque sordide entreprise de noyautage au profit de quelque « lobby » (franc-maçonnique, juif, communiste, etc...). D'autant que non content d'imputer à ces Allemands une intention louche, il n'est pas rare qu'on en arrive aussi à les considérer comme des « déviants », des « anormaux » qui osèrent trahir leur patrie...

Décidemment, quant il s'agit de l'Allemagne, la paranoïa n'est jamais loin et tous les échafaudages sont bons pour la nourrir... À intervalles réguliers se retrouve dans la bouche des politiques et sous la plume des journalistes français ce discours obsessionnel qui revitalise la très ancienne antienne du « danger teutonique ». Or, sachons le :

« *Le plus grand dérèglement de l'esprit,  
c'est de croire les choses  
parce qu'on veut qu'elles soient.* »

J.-B. Bossuet, *Traité de la connaissance  
de Dieu et de soi-même* (1670).

Heureusement, il y a en France des germanistes et aussi d'autres pédagogues de diverses disciplines qui ne manquent pas d'argumenter auprès de leurs élèves et

étudiants afin qu'ils se défassent des préjugés et réflexes nationalistes qui hantent toujours la pensée dominante. Il est primordial que les institutions aient en permanence le souci de renforcer ce type d'enseignement afin de contrer efficacement les doctrinaires et scribouillards qui réactivent régulièrement ces préjugés et réflexes par des paroles et écrits scientifiquement comme moralement insoutenables. Il est fondamental que se mette en place un vaste mouvement de rénovation du discours historique sur l'Allemagne dans lequel — **sans pour autant en évacuer les aspects les plus barbares et les plus tragiques** — le souci d'honnêteté intellectuelle supplantera enfin définitivement les stéréotypes, les tripatouillages inspirés par le parti-pris, les stylisations tendancieuses.

Pour ce faire, et au risque constant de voir toute tentative dans ce sens dévoyée, il sera indispensable de toujours garder à l'esprit ce vers quoi est toujours susceptible de dériver l'Histoire, à savoir :

*« le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré [...].  
Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs,  
exagère leurs réflexes, entretient leur vieilles plaies [...],  
les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution,  
et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines. »*

P. Valéry, *Regards sur le monde actuel : De l'histoire* (1931).

Ce n'est qu'au prix d'un tel effort épistémologique et éthique que l'on parviendra à baliser progressivement un discours sur l'Allemagne épuré des malentendus qui le polluent et d'éviter une déréalisation qui pourrait à terme — récupérée et manipulée par certains démagogues — s'avérer nocive pour l'avenir.

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2012**  
Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.  
[www.quatre.com](http://www.quatre.com)  
[association@quatre.com](mailto:association@quatre.com)

Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'auteur ou l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.